

# L'entredire francophone



Textes réunis et présentés par  
Martine Mathieu-Job



## Jean-Pierre Verheggen Entre Vit et Mors

*Où, voici maintenant le seul usage auquel puisse servir désormais le langage, un moyen de folie, d'élimination de la pensée, de rupture, le dédale des déraisons, et non pas un DICTIONNAIRE où de tels cuistres des environs de la Seine canalisent leurs rétrécissements spirituels.<sup>1</sup>*

Faut-il présupposer que la parole dévoile, qu'elle construit un réseau de signification, et qu'au-delà de la littéralité du sens, du dire, se produit, malgré tout, dans la contrainte et la reconnaissance, une adhésion à la règle, et plus encore une adhésion (adhérence) à la ligne ? Le langage, pour exprimer, aurait besoin de ce cheminement, de ces procédures, pour parvenir à la construction d'une esthétique, fût-elle poétique. Le dire aurait ici son pendant : la clarté. Et son corollaire : la raison. Désir et jouissance seraient emprisonnés dans la coïncidence. Entre le dire et le dit ne subsisterait que le problème de l'interprétation. Et la lecture, fièrement dynamique, donnerait sens à cette résonance mimétique. En un mot, nous ne serions pas dans l'entre-dire, mais tout simplement entre nous.

Avec Verheggen, ces corrélations se dénouent, se déjouent. Souffler au cœur du système un esprit de liberté, qui contredirait la norme

1. Antonin Artaud, *L'Ombilic des Limbes*, Gallimard, « Poésie » 1956, p. 201.

quand elle affirme que souffler n'est pas jouer. Et il s'agit bien de dames, de formes rondes et joviales, qui vont délier les langues. Car il y en a forcément plusieurs, et bien d'autres encore, chez cet improvisateur de mots, ce détourneur de pratiques, ce corrodeur de sens. Avec Verheggen cela dérape, cela s'échappe, cela éclate. Prostate. S'il n'y avait que pétards et blagues (fussent-elles à tabac), jeux de mots et calembours, son écriture serait déjà passionnante, en quelque sorte vitale. Mais les écarts en cachent d'autres. Il s'agit d'un déracinement, d'une violente remise en cause de la belle langue, imposée au Belge, à la périphérie ou à la minorité. Avec Verheggen on se walonne et on s'émancipe. Quand les boyaux se conjuguent avec la langue. Et bien sûr, réciproquement. Au gré des rôts et des pets, cela bruite sonore, sans insanité aucune.

*J'écris pour ma préférée, pour l'élue de mon son: la bouche. Pour cette caverne d'Ali-Babèye, comme on dit en wallon. Exclusivement pour elle. Pour aller, en lisant, dans la bouche de l'autre. Pour y proferer dans la plus pure profanation de tout modèle acoustique! Pour pénétrer dans sa bouche et échanger avec lui un monstrueux baiser fait du son métissé de nos salives respectives! Pour passer de sa bouche de viande à la bouche d'ombre de son antre! Pour descendre dans les Enfers de ses intimités et l'y aimer! Ou me perdre, comme en amour! <sup>2</sup>*

Sans oublier ces points d'exclamation, qui comme le dit Marcel Moreau, le complice préfacier, sont des points d'exclamation qui bandent.

Au gré aussi des pétarades ludiques et jouissives qui introduisent dans le texte le rire du lecteur et l'opacité de la scription. La coïncidence va céder la place à la connivence et la connivence à la déconnivence. Car Verheggen en brisant une unité en fait surgir, comme serpent de la boîte, une autre, plus essentielle, enfouie. En un mot, il déraille la langue pour rendre minoritaire sa part de « Je » et échapper ainsi au clonage que produit le savoir:

2. Jean-Pierre Verheggen, *Artaud Rimbur*, Gallimard, « Poésie », 2001, (1<sup>re</sup> édition, La Différence, 1990), p. 23.

*Pourtant ça pas n'urges! Ça pas n'urges! Rien ne presse! Y compris dans le monde scientifique où – c'est d'un triste – ça pas nique de moins en moins lubrique! Tous les moutons de la Révolution génétique vous le diront! Le bélier reproducteur n'a-t-il pas vu ses boules réduites au rang de simple boulier compteur [...] Ah! pauvre Doly! Pauvre brebis à peine just married et qui n'éprouve déjà plus d'autre plaisir que d'éprouvette! Ah! pauvres bêtes! Qu'on cesse donc de leur confisquer leur quéquette! leur beefsteak, leurs yeux, leur tête.*<sup>3</sup>

L'inconvenance n'est pas que le refus de la convenance, elle est aussi le coin qui s'enfonce dans la langue ou peut-être la langue qui s'enfonce dans le point, elle est le rappel charnel d'une locution qui a parfois plus à voir avec les glandes qu'avec le cerveau, ce siège hypothétique de la pensée:

*Au fond Artaud a raison. C'est d'la viande, la langue! D'la langue puante! D'la viande qu'on a au trou! Au trou qu'on pense! Qu'on a entre les jambes! Au trou qu'on naît! Qu'on n'connait pas! Qu'on a, comme qui dirait, au connat! Qu'on a cachou! Caché entre nos deux genoux!*<sup>4</sup>

Dès que l'écriture refuse la cristallisation, elle libère des énergies inattendues. Non pas qu'elle ouvre un barrage et inonde les alentours, mais elle révèle cette force constitutive de son être. Elle rappelle que les censeurs n'ont pas pour mission de définir les conditions qui rendent possibles la communication, mais bien d'endiguer les élans trop puissants qui gonflent le cœur même de toute création, quand celle-ci se contente finalement de rendre à César ce qui lui appartient, le souffle. Quand la langue oublie la langue, c'est qu'il y a tentative d'expropriation, dénégation de la salive qui seule l'autorise, et qu'au cœur de la pulsion s'organise le refoulement:

*Oui! C'est assez dur à avaler, mais c'est ainsi! C'est l'prix qu'il faut casquer pour tenter d'comprendre qu'c'est du vomis, la langue! Y compris du vomis en*

3. Jean-Pierre Verheggen, « Monsieur Panurge », dans *On n'est pas sérieux quand on a 117 ans*, L'arbalète, Gallimard, Paris, 2001, p. 46.

4. Jean-Pierre Verheggen, *Artaud Rimbur*, op. cit., p. 29.

*attente- du dégueulis! – qu'on a encore à rendre! A r'narder! Pour bien poursuivre de désapprendre!*

*Qu'on a entre les cuisses!*

*Qui y gicle, par son glossopopo ou, je n'sais quoi, glossopipisse de Poësis!*<sup>5</sup>

Cette langue qui âffre et bâfre, vient s'inscrire en filiation délurée: Rabelais, bien sûr, mais aussi et surtout Rimbaud. Car le titre du texte cité ici est « *Artaud Rimbur* ». Contrepèterie odorante mais aussi subrepticement facile, comme piégée. Rimbaud et ses illuminations, ses lettres au voyant, est affiché. Mais pour mieux démarquer en folie la figure d'Artaud:

*J'ai toujours voulu écrire sur Artaud -- et plus particulièrement sur son vitalisme pulsionnel! – un texte, bref et fulgurant, qui puisse, d'un côté, accompagner mes lectures-performances et, de l'autre, être, à mes yeux, une sorte d'art poétique violent. Hard, comme on dit aujourd'hui: un hard poétique!*

*Oui! Un texte fulgurant comme la foudre et le foutre homonymique.*<sup>6</sup>

Ainsi s'ouvre et se ferme le texte de Verheggen. S'ouvre sur la multitude des lectures, ou la multitude des possibles de la lecture. Se ferme à la raison, quand elle veut décoder et dénombrer. Artaud Rimbur, c'est Arthur Rimbaud, mais aussi la dérive du bateau ivre quand il voyage au Mexique et se livre au peyotl, qu'il devient *L'Ombilic des Limbes* ou *Le Pèse-nerfs*. Quand Arthur et Artaud vont en bateau pour mieux décomposer leur langue et inscrire le refus de la loi:

*Tout dire! Tout parler! Oser! Tout écrire! Tout sembler réussir pour mieux en finir par tout rater! Tout échouer et en rire! Tout oser!*

*L'académie? Vingt cadavres debout discutent de l'orthographe exacte du mot macchabée!*

[...]

*Soyez bulbeux. Soyez tubéreux! Soyez motteux comme un roploplo de brocoli. Soyez érudits. Cultivez votre jardin d'amour interdit! Soyez cèleri! Osez parler scélérat! Osez parler en brassica napus! osez dire: mon chou cabus,*

5. *Ibid*, p. 31.

6. Jean-Pierre Verheggen, *Artaud Rimbur*, op. cit., p. 21.

*mon chou d'Fleurus! Ma chmoule! Mon chichi! Mon chichifragi! Osez tout dire avec des fleurs de rhétorique qui sentent bon la fleur de pissenlit!*<sup>7</sup>

Celui qui affirme que *ceux qui vont à la chasse aux fautes d'orthographe ne sont que des garde-chasse, même en fac!* ou qui énumère le nom des langues, de toutes les langues, qui se demande comment écrire une lettre d'amour et qui déchaîne sa verve, écrit un entre *Zut et Zen*, pour reprendre le titre d'un de ses livres, qui ironise et sape les belles convictions de la poésie, qui devient *Le Poézi*:

*Tringlons du vers, mon cher Rainer! Bandons du pervers. Soyons prêts à descendre en enfer. Écrivons avec notre vraie turlute de chair. Pénétrons l'écriture par-devant pour mieux trouver la formule par-derrrière.*<sup>8</sup>

Car il s'y de l'entre-deux c'est dans le jeu des revers et des dévers. Non pas un espace blanc qui unirait et séparerait, un espace à la Blanchot ou un neutre à la Barthes qui soulagerait du conflit, mais au contraire une enflure sexuée, qui prend à bras le corps, les mots. Pour en accepter, pour revendiquer leurs difformités et leurs incohérences. Et les appels répétés à la psychanalyse ne confirment pas le souci de reconnaître l'existence d'un sens caché, à décrypter, mais bien ce qui dans la psychanalyse n'est plus analysable du tout:

*Voici Lacan! Voici Lacan! Voici Lacan! Voici Lacan les poules auront des dents et Lacan l'abbé Soury, les chats jouencent: c'est ça la langue! un jour l'évier est dans le fruit, l'étang fuit, c'est irréparable et l'épinard est tiré, il faut le boire.*<sup>9</sup>

Il y aurait des textes pour croiser le fer, des textes à boire, comme il y avait des chansons de même nature et dans l'inflation se consume le regard affolé, dérangé, qui découvre que l'espace de Verheggen se dilate d'être concentré et se déconcentre d'être hilare. Mais pour mieux inscrire dans la saine colère de l'auteur son refus de la grammaire,

7. Jean-Pierre Verheggen, *Ridiculum Vitae*, Gallimard, « Poésie », 2001, (1<sup>re</sup> édition 1994), p. 92.

8. Jean-Pierre Verheggen, « Lettre à Rainer Maria Roker » dans *Entre Zut et Zen*, Paris, Éditions La Différence, 1997, p. 12.

9. Jean-Pierre Verheggen, « Vive le Poézi », dans *Entre Zut et Zen*, *op. cit.*, p. 29.

quand elle est à la langue ce que la liturgie est souvent à l'élan spirituel, une tentative de déni du corps :

*Grammaire*

*Le Bon Usage, mon cher Maurice, c'est juste le Bobo Usage ! C'est juste pour remédier aux petites fautes de bavardage ! Ce qu'il nous faut, comme dirait le chanteur de rock Bono – loutou, vous connaissez ? – c'est précisément un Bonnot Usage- un vrai ! – qui ait à voir avec la célèbre Bande d'anars qui savait se faire respecter ! [...] Un cheval, des chevaux, élémentaire, mon cher Bucéphale ! C'est comme une égrevisse, des homards, n'est-ce pas plus poétique mon cher Maurice Grevisse ?*<sup>10</sup>

Une telle poésie suppose un entre-dire, qui dit véritablement ce qui ne devrait pas être dit. L'irrespectueux et libertaire détour quand il permet de comprendre que les lectures de Verheggen sont de réelles « performances », des démonstrations physiques et buccales et que dans le hasard et le chaos se produit un ordre immédiatement sensible mais absolument indéchiffrable. Un « des-ordres », où le singulier se glisse dans le multiple et le multiple dans la singularité. Tout à coup, et l'incantation lacanienne en prend un tour plus pendable, c'est bien le langage qui est structuré comme un inconscient, et non plus l'inverse, et la voix est bien l'écho de cette vérité musicale :

*La seconde découverte – on l'estimera ou non ! – c'est celle de l'existence d'un son, plus profond que toute métaphore d'ultra-son, et que ne percevraient pas nos indigentes oreilles ! La « pré-science » que nous aurions un inSONscient*<sup>11</sup>

Ce son qui permettrait de parler *Grand Nègre* ou *Babelge* est aussi celui qui joue de la présence et de l'absence simultanées. Entre Artaud Rimbur et Arthur Rimbaud, il manque un H qui interdit la lisibilité. Il faut accepter de suivre ce flux et ces flots, cette dépense, cet excès, que Verheggen nomme « Excès Homo » :

10. Jean-Pierre Verheggen, « Grammaire », dans *On n'est pas sérieux quand on a 117 ans*, op. cit., p. 72.

11. Jean-Pierre Verheggen, *Artaud Rimbur*, op. cit., p. 24.

*J'ai toujours beaucoup aimé ça : les saints, solitaires ou cénobites touchant leur vraie bite de chair. Les anachorètes pouilleux et lyriques. Les prédicateurs atrabilaires. Les prophètes. Les orateurs hypocondriaques. Les Pères et Mères du désert prêchant dans le désert. Les martyrs hilares. Les pénitents sadomasochistes. Les putains bibliques à moitié repenties. Les mystiques qui se grattent. Je suis de leur race.*<sup>12</sup>

La perte est une énigme qui inscrit en creux ou en sus le mystère de l'écriture. Cette présence/absence, qui fait dérailler la logique, est particulièrement bien explicitée dans les traductions trahisons proposées par l'auteur belge. Car il y a là une composition structurale qui complète et dérive le jeu qui jusqu'ici se vivait à l'intérieur des mots ou à l'intérieur des phrases. Dans les traductions, se retrouvent la clôture et l'abîme, ce gouffre que l'humour ne comble pas mais ouvre sous les pieds de la raison :

Happy few  
*La barbe de papy est en feu*  
Labour drain  
*Il a un drain dans les reins. Il ne peut plus labourer la moindre gonzesse.*  
New-look  
*C'est pas le loup, p'tite conne. C'est le chat qui miaule.*  
Free tax  
*Les frites c'est sans supplément. C'est juste la sauce qui est taxée.*

Ou encore :

Sic transit gloria mundi  
*Gloria Lasso, chantait partout, en tranches, dans le monde*

Et enfin :

Jus privatum  
*Plus de courant !*  
In cha'Allah  
*Mon chat est musulman.*<sup>13</sup>

12. Jean-Pierre Verheggen, « Excès Homo », dans *Ridiculum Vitae*, op. cit., p. 125.

13. Jean-Pierre Verheggen, *Entre Zut et Zen*, op. cit., p. 138 et *Ridiculum Vitae*, op. cit., p. 161 et p. 166.



Il faut souligner le choix de la calligraphie, mais aussi le rôle des apostrophes qui font résonner un accent de la rue. Les phrases réputées énoncées en langue étrangère sont écrites en italique. Non pour un effet de reconnaissance, de détermination. Au contraire, se produit une véritable étrangeté du lire, et l'apparente familiarité se métamorphose en fissures multiples, en emboîtements métissés. Une littéralité nouvelle surgit : celle de la joie, qui devient un terme technique, un outil d'analyse des textes littéraires. Chaque tentative d'explication est avortée, parce qu'il faut féconder la pensée, ou tout simplement se laisser aller, s'y laisser conduire, quand le guide est devenu fou et qu'il explore l'insondé :

*Bavard, c'est évident ! Bavard impénitent !*

*Vantard aussi ! Mais en même temps,*

*Auteur d'une œuvre déjà*

*Considérape !*

*Sorte de Vincent Van Gag*

*– Van Gaga, c'est comme on voudra !<sup>14</sup>*

Les Gags sont autant de gages donnés à l'invention. Et si « La peinture vient en mangeant » ou s'il faut réaliser « Le portrait de l'artiste en pierre de courbature », c'est que l'écriture est musculaire. Verheggen rend hommage à Raoul Vaneigem, dont le *Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations* a appris les mauvaises manières à bien des lecteurs surpris de découvrir sous un tel titre un exposé bien éloigné du programme annoncé. Verheggen peut s'en prendre à cet avorton de Tintin et lui déclarer :

*Tais-toi en Amérique, Tintin.*

*Tais-toi chez les Soviets.*

*Tais-toi au Congo.*

*Va fumer en cachette les cigares*

*Que l'as chouravés au Pharaon !*

14. Jean-Pierre Verheggen, *Ridiculum Vitae*, op. cit., p. 145

*Fais pas chier le peuple avec ton Lotus bleu.  
Ne nous les casse pas avec ton Oreille cassée.*<sup>15</sup>

Sans doute faut-il laisser parler Milou. Mais sans doute faut-il laisser venir à l'air libre ce qui affleure dans ce mauvais esprit et ces provocations. Ce qui usuellement n'a pas le droit de cité dans l'œuvre littéraire, c'est bien la vulgarité. Verheggen ne peut accepter cet interdit. Quand il cite une lettre qui lui a été écrite par un professeur de français, qu'il inscrit les rejets pudibonds et hypocrites de ces pédagogues dans son propre texte, il s'accapare la vivacité de l'obscénité, dans un texte qui s'intitule « Entre Saint François Xavier de Verviers et la vulgarité » et auquel il répond par un autre « Entre Saint Antoine et San Antonio (manifeste cochon) »<sup>16</sup>. Aux propos suivants:

*Nous avons été choqués par l'indécence et la vulgarité de certains textes (entre autres ceux de J-P Verheggen). Proposer cette littérature à nos jeunes de 16 à 18 ans nous semble tout à fait s'opposer à notre rôle d'éducateurs.*<sup>17</sup>

tenus par des éducastrateurs, il répond:

*Faites la fête aux mots pour devenir illimités! Soyez Simbad le Marien, quitte à paraître Ribouldingue le Mariol! Soyez Marcel Moreau, le Rimborien! Riez avec Hergé quand il parle Marollien! Osez! Espérez être les Rimbaud et autres saint Genet, géniaux de demain. [...]  
Devenez, vous aussi Docteur Clitoris Causa.*<sup>18</sup>

Et s'adressant à son lecteur comme s'il était lui-même un écrivain, rompant avec les partitions pour partager la rébellion:

*Rayez de votre médiathèque votre disque la Voix de Son Maître et remplacez-la par la voix de Votre Nouveau Métis! Singez les quinzaines du Bon Langage radiophoniques! Dites: lundites, mardites, mercredites...*<sup>19</sup>

15. Jean-Pierre Verheggen, « Tintin », dans *On est pas sérieux quand on a 117 ans*, op. cit., p. 67-68.

16. Il faut évoquer le texte d'Artaud: « Toute l'écriture est de la cochonnerie », dans *Le Pesc-nerf*, Gallimard, « Poésie », 1956, p. 106.

17. Jean-Pierre Verheggen, *Ridiculum Vitae*, op. cit., p. 89.

18. *Ibid.*, p. 93-94.

19. *Ibid.*, p. 95.

Il n'est pas surprenant qu'un auteur aussi mal élevé soit aussi un auteur francophone, un auteur dont la place n'est jamais légitime et qui fait de l'illégitimité le fondement de sa critique. Mais en refusant la concordance, Verheggen met le doigt sur une évidence du langage. Une évidence tellement tautologique que ses scansion et ses logorrhées n'ont de cesse de libérer, non pas un entre dire, mais un dire de l'entre deux, ou simplement un dire de l'antre. L'écriture de Verheggen est une écriture obsessionnelle, une écriture compulsive d'obsédé textuel. Car, pour lui, les mots auraient dû parler d'eux-mêmes, c'est-à-dire de sexe. Car langue et sexualité sont indissociables. Et c'est cette vérité que la bienséance ne veut plus avouer. Quand Verheggen cite Artaud :

*Je crois pour vivre,  
je ne dis même pas pour être,  
je dis que pour vivre il faut d'abord juter.  
Juter au sang de son sperme âcré,  
Pinder, pliter, paler, plonger, sous le pressoir de l'  
Opprimage, sous la pression du limage,  
Limer en outre un mucus mouché.<sup>20</sup>*

Il prouve que la langue est faite pour tenter de vivre cette relation. Entre textualité et sexualité, toutes les figures sont autorisées. Car pour Verheggen les mots sont sexués :

*Les mots n'attendent que ça en réalité : qu'on les accouple. Qu'on les apparie. Qu'on les conduise sans cesse à la saillie. Qu'on présente à leur désir frénétique des voyelles béantes, des gentils ouverts ou des occlusives largement échancrées ! Qu'on veuille répondre à leurs propositions conjonctives les plus inavouables. Qu'ils puissent lutter, lutiner, cocher, s'attacher et se couvrir en toute impunité. S'imbriquer et s'entremêler. S'enqueuter en toute jouissance, tronc et jambes, pronoms poumons, conférences et autres circonférences. Qu'ils puissent entrer dans une sorte de danse du verbe du ventre cramouillant d'impatience.<sup>21</sup>*

20. Jean-Pierre Verheggen, *Artaud Rimbur*, op. cit., p. 21.

21. Jean-Pierre Verheggen, *Entre zut et zen*, op. cit., p. 13.

Que se dit-il entre deux mots qui s'accouplent, entre deux corps de textes qui s'émancipent ou entre deux silhouettes qui se déchaînent. Ni fusion, ni union, mais bien l'impensable jubilation du texte qui pour un instant retrouve une mission émancipatrice. Il nous faut une nouvelle leçon de « Pésie » :

*Ô le Pème ! O le Pète ! O la Pésie !  
O la belle pezize que voilà avec ses deux « z »  
Et une belle paire de p'tites couillettes  
Pour honorer les belles Pétesses moins  
Pétasses qu'elles ne paraissent !<sup>22</sup>*

Qu'il s'agisse de jeux de mots, de délires ou traductions cocasses, les écrits de Verheggen libèrent une vivacité esthétique, un muscle poétique, mais dévoilent aussi l'insondable mystère de la langue. Il est possible de la secouer, de la violenter, de l'outrager, elle demeure insaisissable, intarissable. Ce que revendique Verheggen, c'est tout simplement le droit, l'exigence d'un corps à corps avec cette histoire d'amour. Comme dans ses lettres à sa femme ou son éloge consacré aux femmes de sa vie :

*Ah ! le féminin des noms ! Le femini ! Le feminesse ?  
C'est comment qu'on dit ?  
Epicénie, et pi c'est non. (...)*

6

*Tutoyez leur vulve ! Soyez littéralement, vulvogaire avec les femmes ! Parlez leur langue ! Appelez les Andromaque, quand elles en redemandent ou Andromec quand elles veulent que vous leur colliez au derche ! Appelez-les : Antigosse, quand ça arrange leur pomme mais Antigel, s'il faut briser la glace pour faire criquon-criquette !  
Voire Antigomme, de crainte que ça n'capote !<sup>23</sup>*

22. Jean-Pierre Verheggen, « Leçon de Pésie », dans *On est pas sérieux quand on a 117 ans*, op. cit., p. 107.

23. Jean-Pierre Verheggen, « Éloge des femmes de ma vie », dans *Ridiculum Vitae*, op. cit., p. 175-176.

Pour lui rien ne doit venir s'immiscer entre l'écrivain et son objet, aucun écran ne doit venir faire obstacle à l'obstacle de l'écriture. Ni Dieu ni prêtre.

**Jean-Christophe Delmeule**  
Université Charles de Gaulle, Lille 3